



Penchée sur le lit elle surveillait le pâle visage. — Page 94, col. 2.

## LES DRAMES DE LONDRES

DEUXIÈME PARTIE.

## LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE

— Un drame... dit Isabelle vivement.

— Oui, le drame était fini, et l'auteur, conduisant par la main l'héroïne de la pièce, parut devant le public! Dieu du ciel! le grand auteur qui venait de se révéler n'était autre que mon jeune professeur.

— Le professeur! s'écria Isabelle pendant qu'un vague soupçon traversait son esprit.

— Oui, celui que je venais de découvrir que j'aimais, répondit Mary-Anne.

— Puis-je vous demander son nom? dit Isabelle d'une voix tremblante, pendant que son cœur battait.

— Rien ne m'empêche de le nommer, répartit miss Gregory, car il n'est pas probable que vous ayez jamais entendu parler de M. Richard Markham.

— Infortunée! s'écria Isabelle d'un ton de sympathie profonde, mais sans le moindre sentiment de jalousie. C'est à moi maintenant de répondre à votre franchise par une confiance égale. Mais, hélas! ce que je vais vous dire n'adoucir pas vos chagrins, puisque, comme je suis fondée à le croire, cela ne fera que vous confirmer dans l'idée que l'affection de celui que vous aimez est fixée ailleurs.

— Vous parlez en énigmes, Isabelle, dit

Mary-Anne, je vous en supplie, expliquez-vous!

— Je le ferai sans réserves, continua la signora en rougissant : loin d'être un étranger pour moi, monsieur Markham est...

— Est?... répéta machinalement miss Gregory....

— Il est l'espoir de mon bonheur, celui auquel mon amour et ma constance sont engagés.

— Vous! s'écria Mary-Anne en s'attachant à Isabelle pour ne pas tomber. Oh! pardonnez-moi, si j'ai osé l'aimer aussi!

— Hélas! ma chère enfant, je n'ai rien à vous pardonner, dit Isabelle d'un ton affectueux. Je compatis profondément, très-profondément à votre sort, et, croyez-moi, je ne ressens contre vous aucune mesquine jalousie. Les sentiments que j'éprouve pour Richard ne peuvent altérer en rien l'amitié qui a commencé entre nous et qui continuera toujours.

— Oh! combien votre caractère est grand et noble, Isabelle! dit Mary-Anne; mais votre généreuse confiance ne s'adressera pas à une ingrate : aussi, loin d'être jalouse de vous et de vous envier jusqu'à un certain point, je vous offre mes félicitations les plus sincères d'être liée à un homme digne de votre amour, malgré ce que le monde peut dire contre lui, car il est impossible qu'il ait été coupable du crime dont cet homme horrible l'a accusé.

— Il n'est pas coupable! répondit Isabelle avec fermeté. Cette histoire est une longue histoire, mais je vous la raconterai tout entière.

La signora fit alors à sa compagne le récit des malheurs et des souffrances de Richard Markham.

Mary-Anne écouta avec une profonde attention, et quand Isabelle eut terminé son récit, elle s'écria :

— Oh! je savais bien qu'il était aussi honorable, aussi grand et aussi généreux qu'une créature humaine peut l'être.

Un profond silence s'établit entre les deux jeunes femmes et dura pendant quelques minutes.

A la fin, ce fut Mary-Anne qui le rompit.

— Oh! il avait bien raison de dire, s'écria-t-elle dans une soudaine explosion d'enthousiasme en fixant la signora, que son cœur s'était donné à une femme très-belle, et il aurait pu ajouter : aussi bonne qu'elle est charmante.

— Ne me flatter pas! dit Isabelle.

— N'hésitez pas à entendre la vérité de ma bouche, dit Mary-Anne; fasse Dieu que je vive pour vous voir unis! Alors je mourrai en paix.

— C'est mal de parler de mort à votre âge, observa Isabelle, le temps effacera cette passion qui vous rend malheureuse.

— Oh! Isabelle, croyez-vous que l'amour vrai puisse jamais s'effacer avec le temps? dit Mary-Anne d'un air de reproche.

— Si le temps ne peut pas l'éteindre, il adoucit du moins ses douleurs, dit l'Italienne cherchant à consoler sa malheureuse amie.

— Mais le temps augmente au lieu de déraciner le cancer qui s'attaque au cœur, persista miss Gregory, et le mien, ajouta-t-elle d'un ton profondément triste qui dénotait qu'elle était convaincue de ce qu'elle disait, et le mien a reçu une blessure dont les effets peuvent être lents, mais qui pour cela n'en est pas moins mortelle. Encore quelques années peut-être et ma carrière en ce monde sera finie. Je me fanerai comme la fleur précoce qui s'entr'ouvre pour saluer un rayon de soleil trompeur qu'elle a pris pour le printemps. Je mourrai à cet âge où celles qui sont nées en même temps que moi seront dans l'entier épanouissement de leur vie, de leur force, de leur bonheur. Oui, je le sens là, là...

Et elle appuyait la main sur son cœur en disant ces mots.

— Non, ma chère amie, répondit Isabelle